

Bienvenue dans la Petite-Italie de Montréal

Sylvie Taschereau

Numéro 139, automne 2019

Mamma mia! Ces québécois venus d'Italie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Taschereau, S. (2019). Bienvenue dans la Petite-Italie de Montréal.
Cap-aux-Diamants, (139), 13–18.

BIENVENUE DANS LA PETITE-ITALIE DE MONTRÉAL

par Sylvie Taschereau

La Petite-Italie est « un charmant quartier résidentiel abritant des cafés rétro, des pizzerias, des épiceries italiennes et des boulangeries traditionnelles [...] ». C'est ainsi, ou dans des termes semblables, que les guides touristiques et les divers sites Web qui font la promotion de Montréal présentent la Petite-Italie de cette ville, un quartier de l'arrondissement Rosemont–La Petite-Patrie situé entre la rue Saint-Zotique au sud, la rue Jean-Talon au nord, délimité à l'est par le marché du même nom et par la rue Drolet à l'ouest, et qui confère ses couleurs italiennes au boulevard Saint-Laurent. Un quartier, dit-on encore, où « [l]es cours débordent de plants de tomates et de vignes, le soccer [...] est un mode de vie et l'arôme exceptionnel des cappuccinos se mêle aux effluves des sauces qui mijotent [...] ». Aussi invitante soit-elle, cette Petite-Italie est le produit de l'intervention d'un groupe entrepreneurs, des autorités municipales, d'une marchandisation de l'ethnicité et du discours public qui la promeut au moins autant que celui de l'histoire de l'immigration italienne à Montréal.

L'expression « Petite Italie » n'est pas nouvelle. Depuis le début du siècle dernier, elle apparaît de façon récurrente dans les reportages que font ou reprennent les journaux du Québec à propos des grandes villes américaines, celle de New York en particulier. À Mont-

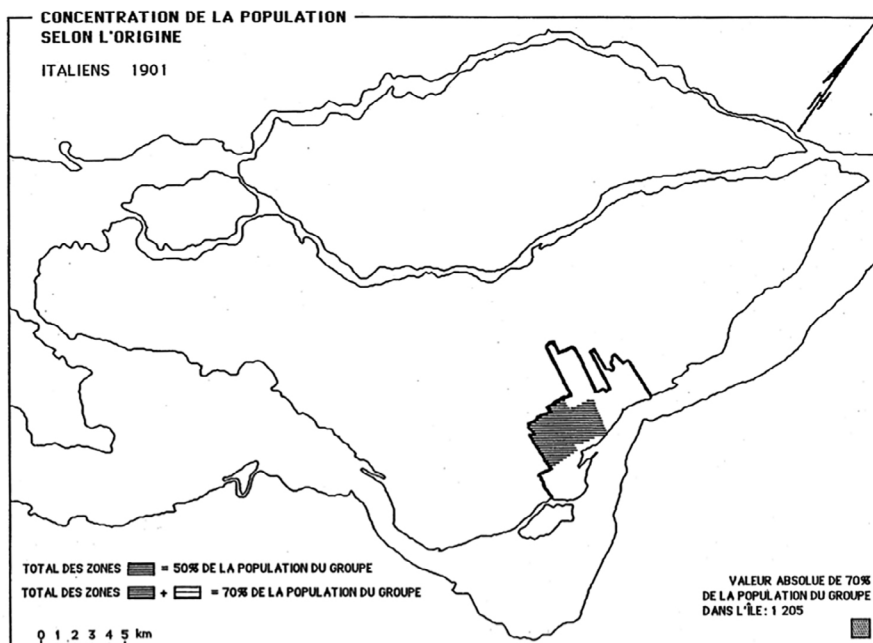


Épicerie Lembo, dans l'entre-deux-guerres. Elle est située rue Dante à Montréal, au cœur des quartiers où vivent à cette époque des Italiens de Montréal, et au cœur de la Petite-Italie actuelle. Commerces typiques des quartiers populaires, les épiceries sont des lieux de sociabilité et le crédit qu'elles accordent ou non à leur clientèle joue un rôle important dans la gestion des budgets familiaux. (BANQ, Coll. Félix Barrière).

réal toutefois, l'identification d'une seule et unique Petite-Italie située dans le quadrilatère décrit plus haut est une chose toute récente. C'est en 1997 en effet que la Ville de Montréal accorde officiellement à ce secteur le nom de Petite-Italie. Comme c'est le cas des autres Petites Italies de l'Amérique du Nord, mais d'une façon et à l'issue d'une histoire qui sont propres à la société québécoise, cette expression et l'usage qu'on en fait nous parlent moins des immigrants italiens que de la perception que l'on a de la population d'origine italienne et, dans ce cas, de l'état des relations qui existent

entre les Italo-Québécois et les Québécois d'origine canadienne-française. Pour le comprendre toutefois, il nous faut revenir sur les pas des premiers Italiens de Montréal.

C'est à partir des années 1880 que les migrations des Italiens vers le Canada prennent l'allure d'un phénomène de masse. À cette époque, l'industrialisation s'accélère, créant d'énormes besoins de main-d'œuvre dans l'industrie primaire, dans la construction des infrastructures de transport (en particulier celle des chemins de fer) et, l'urbanisation progressant, dans celle des infrastructures



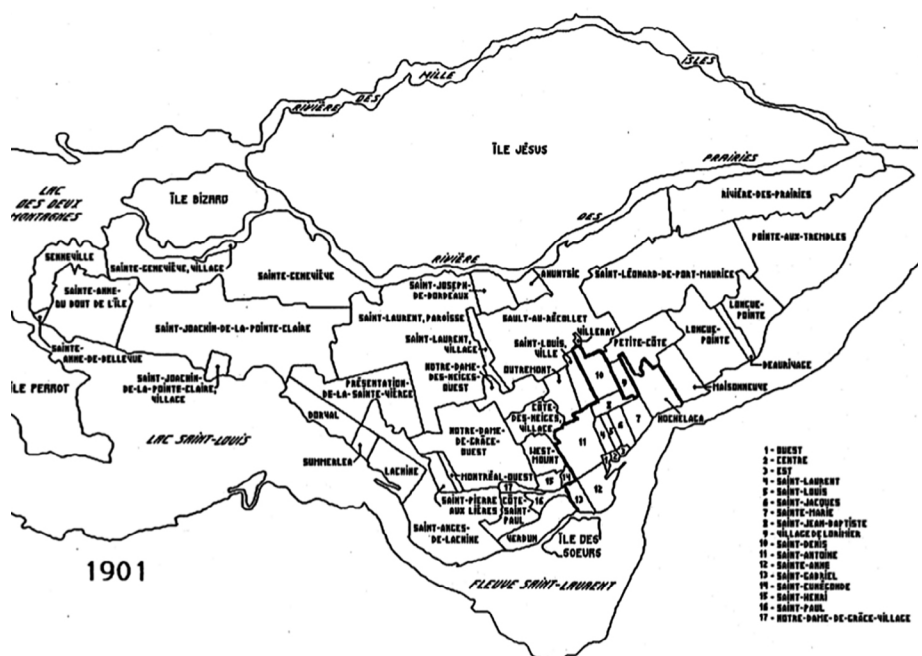
Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

tées en Italie. Ces migrants sont relativement dispersés dans la ville : ils vont là où ils peuvent trouver un peu de travail et louer une chambre ou loger en pension, si possible chez des Italiens et de préférence des *paesani*, des gens qui viennent du même patelin ou du moins de la même région qu'eux.

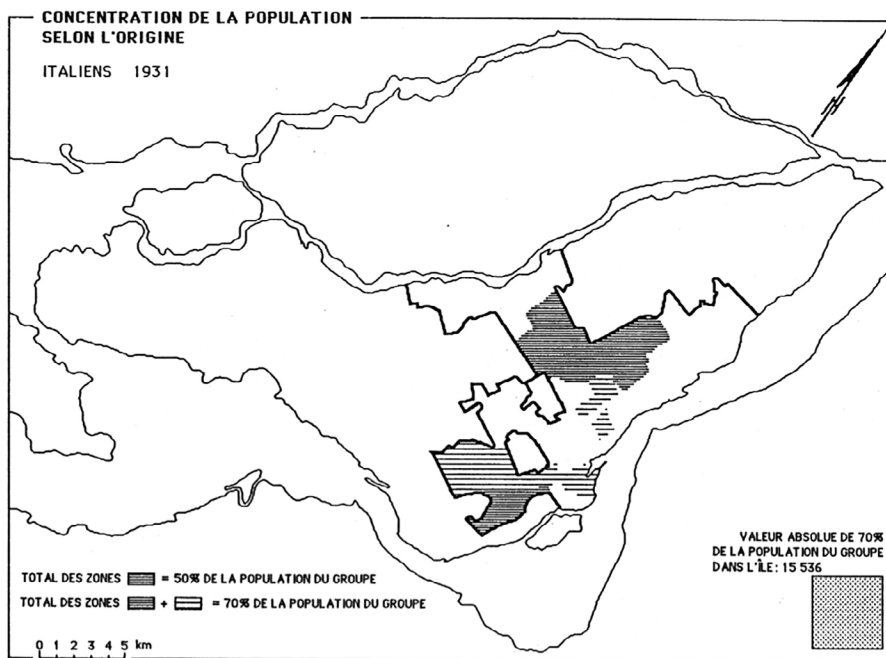
Revenus dans leur pays d'origine, les migrants italiens sont souvent de nouveau confrontés à l'impasse économique et beaucoup quittent définitivement l'Italie. À partir du tournant du XX^e siècle, en même temps que se poursuivent les migrations temporaires, de plus en plus d'Italiens s'établissent à Montréal de façon permanente. Cette fois, ils font venir femmes et enfants ou fondent une famille. Ils épousent des femmes de leur *paesi* mais aussi, de plus en plus, des femmes nées au Québec de parents italiens. Dans un premier temps, c'est dans la partie sud-est de la ville, un secteur qui chevauche l'actuel Village gai, le quartier latin et le quartier des spectacles (entre les rues Notre-Dame au sud, Ontario au nord, Beaudry à l'est et Saint-Urbain à l'ouest) que l'on trouve la plus forte concentration d'Ita-

urbaines. Métropole du Canada et première ville industrielle, Montréal devient un important pôle d'attraction pour les migrations internationales comme pour celles qui viennent de l'intérieur du Québec. La majorité des Italiens qui séjournent alors dans cette ville sont des hommes seuls, des travailleurs migrants. Ils partent pour la plupart des régions du sud de l'Italie. Ce sont des manœuvres agricoles ou des tenanciers qui louent à des conditions très dures les terres qu'ils cultivent. Ils viennent en Amérique du Nord pour quelques mois ou quelques années, le temps, espèrent-ils, de gagner suffisamment d'argent pour s'établir sur leur propre terre. Pour ceux-là, Montréal, siège du Canadien Pacifique et du Grand Tronc – les deux plus importants employeurs de travailleurs migrants et immigrants au pays –, est un lieu de passage, une étape du circuit exténuant dans lequel ils se sont engagés dans l'espoir d'améliorer leurs conditions de vie et celles de leur famille. C'est là en particulier qu'on les rassemble, ainsi qu'une foule d'autres travailleurs migrants, avant de les répartir et de les envoyer quelque part au Québec ou aux quatre coins du Canada, travailler

dans des mines et sur des chantiers ferroviaires ou forestiers. Ils y séjournent durant les mois d'hiver, en attendant la reprise de la saison d'emploi. La vie qu'ils y mènent est frugale : leurs salaires sont faibles et ils envoient l'argent qu'ils parviennent à épargner à leurs familles res-



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

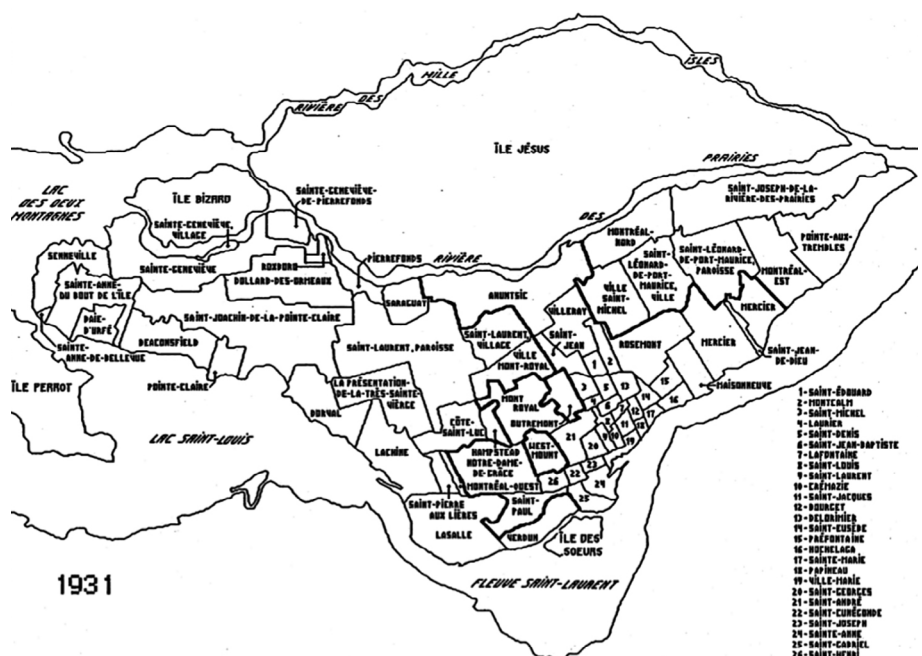
liens et la plupart des familles de cette origine. Ils habitent des rues voisines, voire les mêmes rues. C'est un secteur ouvrier et pauvre, non loin des installations portuaires et ferroviaires. Les logements n'y sont pas chers, encore moins si l'on peut les partager à plusieurs. Par contre, ils sont souvent décrépis et peu salubres. Mais les agences d'envoi de fonds se trouvent à proximité; des commerces tenus par des Italiens y apparaissent aussi. Enfin, cette population immigrante augmentant, la création en 1905 de la première paroisse nationale italienne, Notre-Dame-du-Mont-Carmel, et l'érection, deux ans plus tard, de l'église du même nom contribuent à en faire un lieu d'accueil. Dans la première décennie du XX^e siècle, le nombre d'Italiens vivant à Montréal fluctue entre 4 000 et 7 000 personnes. Il est rare qu'on mentionne alors le « quartier italien » et lorsqu'on le fait on ne le situe pas de façon précise dans la ville. On ne parle pas davantage de la Petite-Italie de Montréal, sauf exceptionnellement, à propos de l'ensemble de la population italienne. L'expression consacrée dans ce dernier cas est plutôt celle de « colonie italienne ».

FIGURE DE L'ÉTRANGER

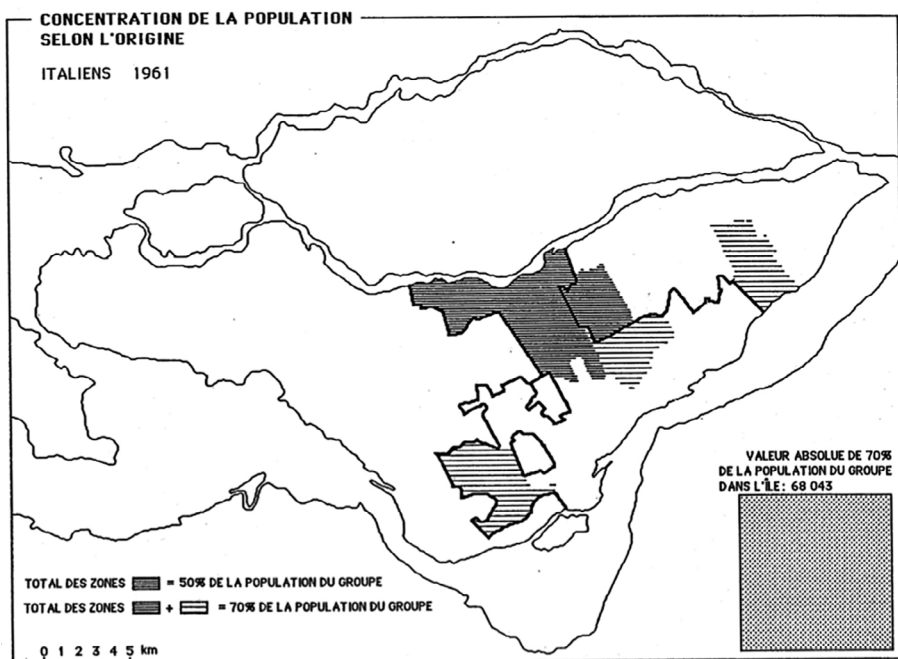
« À Montréal il n'y a pas moins de 8 000 Italiens, affirme en 1907 un journaliste de *La Presse*. Trois classes distinctes les divisent. Les professionnels, d'un côté

avec les industriels et les gros commerçants, [...et] la classe moyenne, où l'on trouve les gens de métier ou du petit commerce. Il est très rare qu'un crime se commette dans ces deux classes. La dernière, où l'on rencontre des journaliers et des chevaliers de la pègre, est celle où se cachent le plus facilement les criminels de toutes catégories ».

Voilà qui résume bien l'image que les journaux de cette époque construisent des Italiens et la réputation qui en découle. Exception faite peut-être des petits commerçants, les membres des deux premières classes identifiées ici sont peu nombreux, mieux intégrés, issus d'une immigration plus qualifiée et plus ancienne. C'est de la « troisième classe » d'Italiens où le reporter, on le voit, mêle sans hésitation criminels et journaliers, dont il est surtout question dans la presse. Dans les premiers quartiers où ils logent, on reproche à ces étrangers de s'entasser dans des « taudis infects ». Sans doute, le fait que beaucoup de manœuvres italiens soient des hommes seuls et de passage les rend-il suspects d'emblée. Ils auraient de plus, dit-on, la dégaine du couteau ou



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

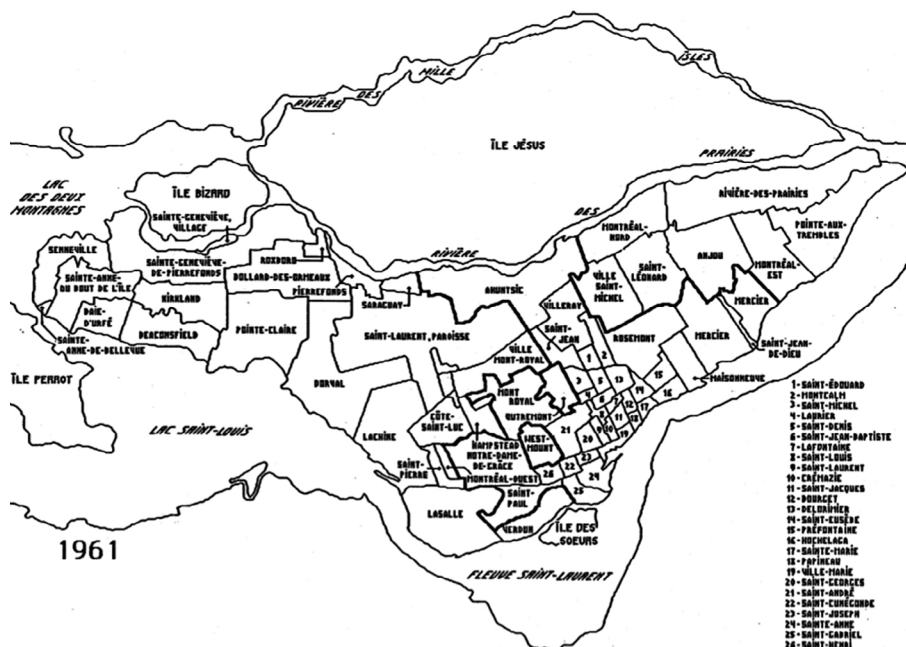
celle du revolver facile. *La Presse* rapporte régulièrement quelque « drame sanglant » auquel ils sont mêlés. De même, on les associe spontanément à des organisations criminelles italiennes, la Mano Nera et la 'Ndrangheta notamment. Enfin, on s'inquiète sérieusement

de compter parmi eux des anarchistes fanatiques. Entre la fin du XIX^e siècle et les années 1920, en effet, des représentants du mouvement anarchiste en Amérique du Nord, dont quelques immigrants italiens, sont impliqués dans des attentats politiques. À cette époque, en

somme, l'Italien est une des figures de l'étranger et il est fréquemment perçu comme une menace, non seulement pour l'intégrité physique de la population, mais également pour sa vie démocratique. Cette image de l'« étranger ennemi » est ravivée au moment des deux guerres mondiales, en particulier de la Seconde. Comme l'ont montré les travaux de Roberto Perin, dans l'entre-deux-guerres, attirés par le prestige dont Benito Mussolini jouit à l'étranger plus que par l'idéologie qu'il incarne, plusieurs Italiens de Montréal adhèrent à des clubs fascistes. Lorsque la guerre éclate, cela leur vaut, comme à tous ceux que l'on soupçonne d'être des sympathisants de ce régime, des mois d'internement dans des camps de travail.

VERS L'ACTUELLE PETITE-ITALIE

En 1931, la population italienne de Montréal compte près de 21 000 personnes et forme la deuxième minorité d'origine autre que britannique dans cette ville. Au cours des deux décennies qui précèdent, migrants et immigrants ont quitté ou échappé aux quartiers surpeuplés du sud de la métropole. Beaucoup se dirigent vers le nord de la ville, dans ce qui devient les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Villeray, entre le chemin de fer du Canadien Pacifique et la rue Jean-Talon. En 1910, au-delà de cette limite, c'est pratiquement la rase campagne; si bien que pendant quelques années, les familles italiennes peuvent mettre à profit les champs et les buissons voisins pour récolter des petits fruits, des herbes sauvages, ou même élever quelques animaux. Dans ces quartiers neufs, bien que le bâti progresse rapidement, l'abondance d'espace permet d'aménager chez soi ou à proximité les fameux potagers dont on a fait l'un des traits distinctifs de ces immigrants. Les produits qu'ils en tirent leur donnent un peu d'autonomie en même temps que le plaisir de perpétuer certaines des habitudes alimentaires évoquées plus tôt. La majorité des hommes de cette communauté



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

est employée par les grands ateliers de chemins de fer, travaille au pavage des rues, à la pose de canalisations et de rails de tramways, ou pour l'une des industries légères établies dans ce secteur de la ville. Les femmes commencent pour leur part à combiner les tâches ménagères essentielles au bien-être de leur famille et le travail dans les ateliers et les usines de confection.

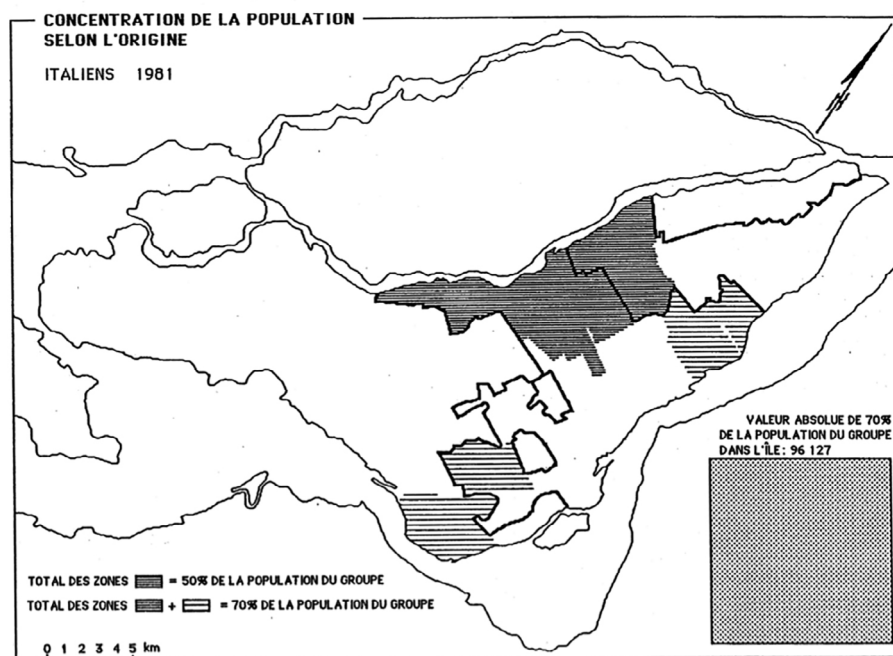
À cette époque encore, ces travailleurs modestes dont certains maîtrisent mal le français et l'anglais se heurtent à beaucoup de préjugés. Le fait de se regrouper dans différents secteurs de la ville assure aux nouveaux venus le réconfort d'une langue qui leur est familière et un appui moral, stratégique, voire financier, face aux difficultés de l'immigration. Cela dit, les Italiens ne sont jamais majoritaires dans les quartiers qu'ils habitent. Dans Saint-Jean-Baptiste et Villeray, ils voisinent surtout avec des Canadiens français, mais aussi avec des Montréalais d'origine britannique ou irlandaise et des Juifs d'Europe de l'Est ou de Russie. De même, dans l'entre-deux-guerres, ces deux quartiers ne rassemblent jamais plus du tiers des Italiens de Montréal. C'est là cependant qu'ils sont les plus nombreux. Et c'est dans ce secteur qu'est érigée, en 1911, une seconde église italienne, Madonna della Difesa, de même que l'école paroissiale du même nom, où une partie de l'enseignement se fait en italien. Le centre communautaire Casa d'Italia ouvre ses portes non loin de là, rue Isabeau (Jean-Talon), en 1936. Tout près également apparaissent des clubs sportifs, des clubs ouvriers et des sociétés de secours mutuel dont les membres, comme la plupart de leurs compatriotes à Montréal, viennent en majorité des villages et petites villes du Molise et de la Campanie. Autant de repères qui, de même que les commerces italiens, signalent leur présence dans l'espace de la ville et marquent l'identité d'un quartier. Le marché du Nord (Jean-Talon), aménagé dans le cadre des travaux publics entrepris pendant la Grande Dépression et

qu'ils fréquentent assidûment, leur est depuis associé.

DE L'APRÈS-GUERRE AUX ANNÉES 1960 : UN SECOND SOUFFLE

Stoppée par la crise des années 1930, l'immigration italienne au Canada reprend avec force après la Seconde Guerre mondiale, à la faveur de la croissance économique rapide. Les anciens réseaux migratoires du Molise et de la Campanie sont réactivés, mais les origines régio-

entreprises. Ce secteur est de plus en plus souvent désigné comme « quartier italien ». Il est entendu cependant qu'il en existe d'autres. Cela est d'autant plus vrai que ses habitants et les immigrants italiens récents commencent à le délaisser pour s'établir plus au nord et à l'est : dans les quartiers Saint-Michel et Saint-Léonard surtout, puis à Rivière-des-Prairies et dans la ville de Laval; ou encore, vers le sud-ouest, dans Notre-Dame-de-Grâce et LaSalle. D'autres groupes immigrants les remplacent, Haïtiens et Sud-



Claire McNicoll. *L'évolution spatiale des groupes ethniques à Montréal : 1871-1981*. Thèse de doctorat (géographie); École des hautes études en sciences sociales; 1986.

nales des immigrants se diversifient. À nouveau, le pays a besoin d'une main-d'œuvre abondante, principalement non qualifiée. Au Québec, la population d'origine italienne passe de 28 000 personnes, en 1941, à près de 170 000, en 1971, et se concentre sur l'île de Montréal. Dans un premier temps, les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Villeray profitent de cette nouvelle immigration. Elle donne un second souffle à l'activité économique et à la vie communautaire italiennes dans ce secteur de la ville, faisant apparaître de nouveaux commerces, des cafés, quelques restaurants et d'autres

Américains en particulier.

Dans les années 1960, les débats et les lois linguistiques adoptées au Québec reflètent une préoccupation nouvelle de la majorité francophone pour la francisation des immigrants. Les Italo-Montréalais sont désormais trilingues. Mais ils sont surtout scolarisés en anglais et revendiquent pour leurs enfants l'accès à cette langue, celle de la mobilité et jusque-là aussi celle de la réussite économique. À l'époque du conflit de Saint-Léonard qui en 1968 oppose Italo-Montréalais et Québécois francophones, l'expression « Petite Italie » qu'on utilise

